



Mémoire d'Auschwitz ASBL
Rue aux Laines, 17 boîte 50 – 1000 Bruxelles
Tél. : +32 (0)2 512 79 98
www.auschwitz.be • info@auschwitz.be

Quand l'histoire s'écrit à la machette (Colette Braeckman et al.)

Yannik van Praag
Mémoire d'Auschwitz ASBL

Novembre 2024

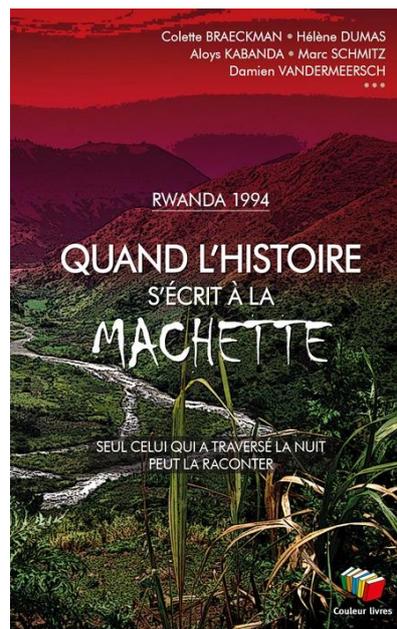
1994-2024 : trente années après le génocide des Tutsi au Rwanda, ce livre est une pierre de plus pour faire barrage à l'oubli, un livre-chorale¹ qui propose un état des lieux, passé et présent, à l'aide d'analyses et de témoignages multiples.

Il revient sur la singularité de ce génocide sans camp de concentration, sans chambres à gaz, sans – ou presque – bureaucrates. Un génocide où les victimes et les bourreaux se connaissaient la plupart du temps. Ils étaient parents, amis, voisins...

La première partie du livre consiste en un survol historique – depuis la période coloniale – qui permet au lecteur d'appréhender la complexité et la fragilité de la société rwandaise. Son auteur, Marc Schmitz, sort des analyses qui réduisent trop souvent les causes du génocide à des composantes ethniques. Il aborde notamment le rôle des colons et de l'Église dans l'ethnisation de la société rwandaise. Il pointe l'ambiguïté de l'Église – y compris jusqu'au Vatican –, et ce jusqu'au printemps 1994, rappelant aussi le courage de ces prêtres qui ont sauvé des vies au risque de la leur.

Il donne les clés pour comprendre la question du retour des réfugiés tutsi qui avaient fui le pays – essentiellement entre 1959 et 1964 et entre 1972 et 1973 – et la naissance du Front patriotique rwandais (FPR) en Ouganda en 1987. Il tente un état des lieux synthétique de la conjoncture économique et sociale qui a alimenté l'explosion de violence de 1994 : crise économique des années 1980 et bombe démographique avec un taux de croissance de la population parmi les plus élevés d'Afrique au début des années 1990.

Il contextualise le début de la guerre en octobre 1990, avec l'attaque du FPR en territoire rwandais et l'intervention rapide des troupes zaïroises, belges et surtout françaises. Les autres génocides du XX^e siècle ont eu la guerre pour décor ; celui des Tutsi n'échappe pas à la règle. Il revient ensuite sur les négociations et la signature des accords d'Arusha le 4 août 1993, sur fond de fractures croissantes au sein du pouvoir rwandais et l'émergence du courant le plus extrémiste et suprémaciste hutu : le Hutu Power.



¹ Colette Braeckman, Hélène Dumas, Philippe Gaillard, Jean-Bernard Gakwandi, Aloys Kabanda, Speciosa Kanyabugoyi, Pauline Kayitare, Luc Lemaire, Brigitte Safari, Marc Schmitz, Joël Schuermans, Yves Theunissen, Damien Vandermeersch et cinq orphelin-e-s anonymes.

Le livre offre également une synthèse des événements nationaux et internationaux qui ont mené peu à peu le pays jusqu'au précipice. Il rappelle notamment les destins liés du Rwanda et du Burundi, et combien une secousse dans l'un a des retombées presque immédiates dans l'autre, comme l'assassinat du président burundais Melchior Ndadaye par des militaires tutsi le 21 octobre 1993.

Sur la scène interne, c'est la création des groupes et milices les plus extrémistes, comme les *Interahamwe*, issus du mouvement de jeunesse du MRND, le parti présidentiel et transformé au début des années 1990 en milice et dont le nom sera irrémédiablement associé au génocide. C'est la planification du génocide, la radicalisation des discours politiques, le rôle de l'armée, la préparation psychologique des futurs assassins, l'achat d'armement (des machettes, mais aussi et surtout des armes à feu), le rôle central de la Radio des Mille Collines, qui avait commencé à distiller son venin raciste avant avril 1994, etc. Il faut le répéter encore et encore, il ne s'agit pas d'une fureur populaire spontanée, mais bien d'un massacre préparé et planifié. Après l'assassinat du président Juvénal Habyrimana le 6 avril 1994, l'État rwandais – gouvernement, administration, armée, etc. – s'est lancé de toutes ses forces dans son entreprise génocidaire.

Du côté de la communauté internationale, le fiasco est total, avec au premier rang celui de l'ONU : absence de réaction face aux nombreux signaux d'alerte de la catastrophe imminente, réactions totalement insuffisantes tout au long du génocide, mauvaise compréhension de ce qui se passait sur le terrain, manque d'effectifs de la MINUAR, etc. Il fallait aussi rappeler les échecs de la politique américaine, de l'intervention belge, sans compter le naufrage politique, militaire et éthique de la France qui n'a pas fini de faire couler de l'encre.

Ensuite, le livre entre dans le génocide lui-même, il donne la parole aux témoins, à travers des récits qui permettent de retracer ces mois d'horreur. Des récits au-delà du supportable. Des femmes et des hommes dont certains étaient alors enfants racontent la brutalité avec laquelle ils ont vu mourir leurs parents, leurs conjoints, leurs proches. Ils décrivent la cruauté extrême des tueurs et la déshumanisation totale dont ils ont été les victimes. La parole est aussi donnée à des Européens (Belges, Français, Suisses) qui étaient sur place en avril 1994. Ils étaient Casques bleus, comme le commandant Yves Theunissen, qui affirme que sans le retrait unilatéral des soldats belges qui a suivi la mort des dix paras, il était encore possible d'enrayer le processus d'extermination en cours, ou le lieutenant Luc Lemaire qui raconte comment 2 500 personnes qui avaient trouvé refuge dans l'école technique ETO à Kigali sous la protection de ses troupes ont été abandonnées à leur sort après le retrait ordonné par Bruxelles. Le témoignage de Philippe Gaillard, chef de délégation du CICR décrit quant à lui le départ des internationaux et le cauchemar quotidien des quelques-uns qui étaient restés.

La dernière partie est consacrée à la vie après le génocide. Colette Braeckman (journaliste), Damien Vandermeersch (magistrat, ancien juge d'instruction et professeur émérite à l'UCLouvain), Aloys Kabanda (membre fondateur d'Ibuka-Belgique) et Hélène Dumas (historienne, chargée de recherche au CNRS) nous offrent des réflexions selon leurs champs de compétences. Des observations et des analyses incontournables sur ce qu'implique d'enquêter sur un génocide, de le couvrir, de l'enseigner et de le commémorer.

Colette Braeckman raconte son expérience sur le terrain, quelques jours après l'assassinat d'Habyarimana et ensuite un mois plus tard aux côtés des troupes du FPR. Elle recueille des témoignages, note ce qu'elle voit, rend compte du chaos qui règne dans le pays et de la difficulté de saisir l'ampleur de la catastrophe qui se joue. Elle revient aussi sur la construction des mensonges nés de cette époque et qui distillent encore et toujours leur poison négationniste aujourd'hui. Enfin, elle montre combien ce passé monstrueux alimente le cycle de haine et de violence toujours à l'œuvre dans l'est du Congo, au Sud-Kivu et dans l'Ituri.

Damien Vandermeersch décrit sa mission d'enquête sur les crimes commis au Rwanda, sur base de plaintes déposées en Belgique. Malgré une tâche qui semble démesurée, il réunit une petite équipe et part sur « la scène du crime » en mai 1995. Il sillonne le pays, rencontre des rescapés, mais aussi des bourreaux. Son récit est glaçant, mais précieux.

Aloys Kabanda revient sur sa vie d'exilé et ce qui l'a mené à devenir un « militant de la mémoire » à travers l'association Ibuka – Souviens-toi. Il parle de ses rencontres, des personnes qui l'ont aidé dans son combat quotidien contre l'oubli auprès du grand public.

Hélène Dumas aborde quant à elle l'enseignement du génocide, plus précisément au travers des souvenirs d'enfants qu'elle a rassemblés et analysés dans son ouvrage *Sans ciel ni terre*². Elle revient sur son expérience auprès d'étudiants à Sciences Po Paris, pour la plupart de jeunes adultes nés après 1994. Elle lance également une série de pistes pédagogiques intéressantes pour intégrer les résultats de ses recherches dans les cursus scolaires, rappelant qu'enseigner une telle matière est aussi, et surtout, faire œuvre d'éducation civique.

Enfin, le mot final est laissé à une orpheline anonyme qui nous rappelle l'impossibilité pour les survivants d'effacer ces moments d'horreur absolue. Son bref, mais bouleversant témoignage, nous rappelle la place centrale des enfants durant le génocide, tant parce que plus de la moitié des victimes avaient moins de 14 ans, que parce que les enfants rescapés d'hier portent aujourd'hui en eux la mémoire du génocide en tant qu'adultes aujourd'hui.

En définitive, trente ans après les faits, ce livre relativement court (175 pages), mais dense, revient sur l'essentiel, avec humanité, intelligence et pédagogie.



FÉDÉRATION
WALLONIE-BRUXELLES

Depuis 2003, l'action de l'ASBL Mémoire d'Auschwitz s'inscrit dans le champ de l'Éducation permanente.

À travers des analyses et des études, l'objectif est de favoriser et de développer une prise de conscience et une connaissance critique de la Shoah, de la transmission de la mémoire et de l'ensemble des crimes de masse et génocides commis par des régimes autoritaires. Par ce biais, nous visons, entre autres, à contrer les discours antisémites, racistes et négationnistes.

Persuadés que la multiplicité des points de vue favorise l'esprit critique et renforce le débat d'idées indispensable à toute démocratie, nous publions également des analyses d'auteurs extérieurs à l'ASBL.

² Hélène Dumas, *Sans ciel ni terre – Paroles orphelines du génocide des Tutsi (1994-2016)*, Paris, La Découverte, 2020.